reçu un accueil aussi chaud, aussi sympathique.

— Alors, vous pensez revenir parmi nous ?

— Mais certainement, avant d'arriver à Paris, j'ai reçu beaucoup de lettres me priant de jouer *la Pucelle d'Orléans*, de Schiller. On me disait que « ce serait une courtoisie de ma part » d'interpréter le beau drame de Schiller... Cette fois, je me suis contentée de jouer *Nora*; mais, la prochaine fois, je serai tout à fait courtoise.

Je demande à Mme Sorma quelles sont les pièces françaises qu'elle a l'habitude de jouer.

— Elles sont nombreuses, me répond-elle. Je mets au premier rang *Cyprienne* ou plutôt *Divorçons*, de Sardou, pièce exquise, parisienne, et que moi, Allemande, j'adore interpréter.

« Et puis *Dora*, de Sardou encore; je l'ai vu jouer, cette pièce, admirablement, dans votre Paris, par Marais et Noblet.

« Je joue encore *Froufrou*, et vos classiques, entre autres votre génial Molière. *Célimène* du *Misanthrope*, et *Dorine* de *Tartuffe*, comptent parmi mes rôles préférés.

— Et les classiques anglais? dis-je.

— Shakspeare est mon Dieu! J'adore *Ophélie*, *Desdémone*, *Juliette*, *Gordelia*. Quels beaux rôles, et quelles belles incarnations de la passion humaine!...

Parmi les pièces allemandes, il en est peu que Mme Sorma, qui est à la fois la Sarah Bernhardt et la Duse de l'Allemagne, n'ait pas jouées.

En particulier, elle est la fine et éloquente interprète de Grillparzer, et, quand elle quittera Paris, elle ira répéter à Berlin une nouvelle pièce de Sudermann, dont trois actes sont déjà terminés.

Mais elle insiste sur le bonheur qu'elle éprouve d'être à Paris, qu'elle admire et qu'elle aime.

— Je retarde mon départ autant que je peux. Je devais partir le 29, je ne partirais que le 30 au matin.

Je lui parle de nos artistes français, et je lui demande son opinion sur eux.

— Je ne connais que très peu d'entre eux, et je le regrette. J'ai beaucoup entendu parler de votre admirable Sarah Bernhardt, mais je n'ai jamais eu le plaisir de lui être présentée. Je n'ai jamais entendu jouer non plus votre délicieuse Réjane, qui a reçu à Berlin un accueil si enthousiaste. Mais j'ai reçu de Mme Réjane un charmant télégramme d'Espagne. Elle me souhaite grand succès dans la « Poupée » d'Ibsen, et me recommande de ne jouer que cette pièce-là. J'ai suivi son conseil et je m'en trouve bien.

Et là-dessus la conversation s'engage sur le rôle de Nora. Il y a une docte assemblée réunie autour de Mme Sorma, et qui n'est pas d'accord sur le caractère de Nora.

Les uns le trouvent sublime, d'autres le critiquent.

Mme Sorma défend Nora avec une ardeur sans pareille. Elle déclare s'identifier absolument avec Nora.

— Dans les circonstances qu'elle traverse, elle a non seulement le droit, mais le devoir d'abandonner son mari et ses enfants!

Et elle défend avec talent cette thèse, qui paraît à quelques-uns un peu osée.

Chacun pense — à part soi : « Elle n'en ferait certainement pas autant! »

On le lui dit même, et elle sourit, tout en présentant son fils, un gentil garçon de neuf ans, qui parle français comme un Parisien.

Mme Sorma voyage beaucoup : aujourd'hui elle est à Paris; le 30, elle ira à Berlin, Carlsruhe, Mannheim, Strasbourg, Brême.

Elle parcourt le monde où elle trouve partout l'accueil le plus sympathique, le plus enthousiaste.

Elle ira jusqu'à Moscou. Au printemps de 1900 elle fera connaissance avec Londres et avec les Anglais. Mais elle n'oubliera jamais Paris et les Parisiens.

Elle leur réserve une place privilégiée dans son souvenir, et nous, Parisiens, nous ne pouvons qu'être reconnaissants à M. Schurman de nous avoir fait faire connaissance avec « la Sorma », comme on l'appelle à Berlin.

C'est une des artistes les plus accomplies qu'il m'ait été donné d'entendre; et, pour ceux qui connaissent la langue allemande, personne ne me contredira quand je dirai que la diction de Mme Sorma est la perfection même.

Maurice Lendet.

LES CONCERTS

Concert Colonne

M. Colonne a redonné hier, au Nouveau Théâtre, le quatuor pour instruments à cordes que M. Camille Saint-Saëns a rapporté de son dernier voyage à Las Palmas. Retenu au Conservatoire, il y a huit jours, j'avais eu le vif regret de ne pas l'entendre et de ne pouvoir en parler.

C'est une œuvre hautement intéressante d'un bout à l'autre et dont deux morceaux au moins sont de la plus rare valeur. Elle se recommande par une liberté et en même temps une netteté de formes remarquables qui, dans *Allegretto* et l'*Allegro* du début tiennent un peu trop lieu d'idées originales. Mais le *Scherzo* syncopé, vigoureux puis délicat, avec ses contre-chants charmants, sa belle conclusion lente et paisante est une merveille. Je lui préfère cependant l'*Adagio*, une des très nobles pages que l'auteur ait écrites. Il y a, en sa large et longue phrase, superbement expressive, magistralement développée et poétiquement achevée dans l'aigu, une émotion, une gravité, une tendresse extrêmes. Cela est, en vérité, tout à fait admirable. J'aime véritaement le finale où, en dépit de certains rappels de thème, le premier violon abuse de la virtuosité. Ce quatuor n'en est pas moins, je le répète, hautement intéressant d'un bout à l'autre et absolument digne de notre grand musicien Camille Saint-Saëns. MM. Jacques Thibaud, Stanley Moses, Henri Casadesus et Francis Thibaud l'ont fort bien interprété.

Deux courtes pièces canoniques pour haut-bois, violoncelle et piano, de M. Théodore Dubois, pièces ingénieuses et mélodieuses, exécutées par MM. Bleuzet, Baretti et l'auteur ont été très applaudies, ainsi qu'un lied délicieux de M. Périlhou : *Nell*; des vieilles chansons populaires, joliment reconstituées par le même compositeur; l'*Absence* et l'*Ile inconnue* de Berlioz, dits par Mlle Marcella Prégi.

Il ne m'a pas semblé que Beethoven

convint du tout hier à M. Georges de Lausnay qui, en revanche, a brillamment joué le *Momento capriccioso* de Weber et a obtenu du succès.

Nous avons eu, pour commencer la séance, la suite en ré de Bach où les trompettes qui, par malheur, avaient oublié de prendre le la, sonnent si curieusement, et, pour finir cette séance, deux petites improvisations orchestrales de Benjamin Godard, déjà connues : *la Source aux pervenches* et *la Valse au clair de lune*.

Alfred Bruneau.

LES THÉÂTRES

Théâtre des Escholiers : *Marguerite et Margot*, pièce en trois actes, par M. Henri de Saussine.

Les « Escholiers » nous donnent chaque année deux ou trois représentations qui ne sont jamais sans intérêt. Cette fois-ci, ils ont représenté ou, pour dire mieux, ils ont fait représenter (car la pièce est jouée par des professionnels), une comédie de M. Henri de Saussine. Cette comédie, qui appartient au genre, jadis très goûté, de la comédie historique, est intitulée : *Marguerite et Margot*. Mais ces deux noms désignent un même personnage. Il s'agit de Marguerite de Valois, femme de Henri IV, reine de Navarre et de France.

On sait, par les « Mémoires » mêmes que Marguerite écrivit dans l'exil de son château d'Auvergne, que, peu de jours après son mariage avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, pendant la nuit de la Saint-Barthélemy, Marguerite sauva un gentilhomme protestant qui s'était réfugié au Louvre, dans la chambre de la jeune Reine. Quoique Marguerite ait vu d'assez près ce beau gentilhomme pour que sa chemise de nuit ait été rougée du sang de ses blessures, elle ne dit pas son nom. Dumas en a profité pour voir en lui le comte de La Môle, qui fut bien un des amants de Marguerite, mais plus tard M. de Saussine a voulu que ce fût son propre mari, Henri de Navarre, et qu'elle ait pu le dérober aux assassins en faisant observer combien il est invraisemblable qu'Henri fût, pendant la nuit, dans la chambre de sa femme ! Car M. de Saussine n'a pas hésité à nous affirmer qu'Henri IV ne contracta avec Marguerite qu'un mariage blanc. Hypothèse assez hardie pour ce « vert galant » dont la délicatesse en amour ne fut pas la première des qualités. Il suppose donc que, la politique de Catherine de Médicis ayant exigé l'union du chef des protestants avec une fille de France, Marguerite n'y consentit qu'après avoir obtenu du roi de Navarre qu'il la laisserait libre de rester, comme elle l'était, la maîtresse du duc de Guise, et qu'il ne ferait rien qui pût justifier la jalousie de son amant. Celui-ci aurait volontiers épousé Marguerite. Mais, tout en s'alliant aux Lorrains contre les Huguenots, Catherine ne voulait pas rapprocher trop du trône, par une alliance royale, ces princes ambitieux. Henri IV consentit au marché. Il aurait eu dans Marguerite une amie et une alliée : et il aurait laissé Margot à ses amours. Je crois bien que, de ceci, il faut en rabattre. Le « mariage blanc » de Henri IV n'est rien moins que démontré. De plus, si Marguerite fut sou-vent l'utile alliée d'Henri IV dans les intrigues de Cour et dans ses manœuvres politiques, elle se conduisit, parfois, avec lui, en ennemie et en rebelle. Il en parle, dans ses lettres, en termes fort durs, allant jusqu'à souhaiter que la mort le délivre d'elle. Ceci, surtout, quand il voulut épouser Gabrielle d'Estrées, que Marguerite avait en horreur. Il est donc certain que M. de Saussine a pris quelques libertés assez grandes avec l'histoire. Il me paraît encore qu'on ne peut guère établir, comme il incline à le penser, que Catherine de Médicis ait été presque étrangère à la Saint-Barthélemy. En tout cas, il a fortement idéalisé ses personnages. La vérité, c'est que Marguerite, belle et intelligente, fut passablement scélérate en mainte occasion, et que sa « galanterie » alla jusqu'à la débauche d'une cocodette déchaînée. Henri IV lui-même, charmant d'esprit, grand par le génie militaire et politique, ne fut pas supérieur par le caractère aux gens de son époque, à ceci près que, dur parfois, il ne fut pas inutilement et lâchement cruel, comme le furent les derniers Valois.

Ces réserves faites, on doit trouver de l'agrément à la façon dont M. de Saussine raconte le mariage de Marguerite et la nuit de la Saint-Barthélemy, événements qui remplissent les deux premiers actes de sa comédie. Le troisième se passe beaucoup plus tard, au lendemain de la mort de Gabrielle d'Estrées. L'auteur nous dit que Marguerite exprima alors au Roi la part qu'elle prenait à son chagrin. J'ignore si ceci a quelque document pour base. Il est vrai que Marguerite fut complaisante aux maîtresses de son mari. Elle alla, par exemple, jusqu'à accoucher la Fosseuse. Mais celle-ci était une façon de servante qui ne l'inquiétait pas, tandis que Gabrielle aspirait au trône, et que jamais Marguerite ne voulut consentir à divorcer pour cette femme, qu'elle traitait assez mal. Quoi qu'il en soit, M. de Saussine nous montre une Marguerite dévouée et résignée, repoussant les avances d'Henri IV, après la mort de Gabrielle, et aidant, par le divorce accepté, à son mariage avec Marie de Médicis. Ces choses nous sont racontées de façon aimable, non sans art de la scène et du dialogue. Ma seule réserve, vis-à-vis de cette œuvre intéressante, c'est qu'elle me paraît ajouter encore à la légende historique, au lieu de la ramener vers plus de vérité.

Marguerite et Margot a été bien joué aux Escholiers par M. Burguet, un Henri IV un peu petit; M. Duquesne (le duc de Guise), Mlle Brindeau (Marguerite), et Mme Antonia Laurent, qui est une fort belle Catherine de Médicis.

Henry Fouquier.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :
A l'Opéra, 7 h. 3/4, *Sigurd*, pour le début de Mlle Hatto (Brunehild), premier prix de cette année au Conservatoire. (Autres interprètes : Mmes Bosman, Dufrane, MM. Lucas, Renaud, Grasse et Bartel.)

— Au Vaudeville, relâche. Demain, première représentation de *Ma Cousine*.

— A l'Ambigu, 8 h. 1/2, première représentation de *A perpète*... pièce nouvelle en cinq actes et sept tableaux, par MM. Pierre